

foot Vendredi 3 juillet 2009

## La haine hors jeu

Par Anna Lietti, Ogulin, Croatie

**Sport milliardaire, le foot est aussi un formidable instrument de réconciliation et d'intégration. En Bosnie, en Irak ou en France, des milliers d'enfants s'appêtent à en faire l'expérience cet été. Reportage dans les coulisses des «Open Fun Football Schools», championnes dans leur catégorie et nominées pour le prix international «Beyond sport»**

Au bord du terrain de foot, Sanja Lucic, une blonde de Belgrade qu'on prendrait volontiers pour la sœur de Claudia Schiffer, observe ses collègues venus de Macédoine, de Bosnie-Herzégovine, du Monténégro, du Kosovo, de Serbie et de Croatie: à peine descendus du car qui les a transportés dans ce verdoyant centre de vacances proche de Zagreb, ils se sont précipités comme des gamins sur le gazon pour taquiner la balle ensemble. «Yougo-nostalgie, sourit-elle. On est comme une grande famille.»

Une famille, rien que ça. Est-ce qu'elle n'en rajouterait pas un peu à l'intention de la presse suisse, la coordinatrice de la délégation serbe? C'est pourtant elle que l'on vient de voir tomber dans les bras de son homologue croate, Velimir Suban, un homme qui porte le souvenir de la guerre sur son visage: un œil hors d'usage, et la moitié de la face comme tatouée par des éclats de mine. Velimir qui expliquera à son tour à la journaliste éberluée: «Ce projet a permis à nombre d'entre nous de renouer des amitiés que nous avions crues mortes avec la guerre. La joie que nous éprouvons à nous retrouver est profonde et authentique, on ne peut pas tricher avec ces choses-là.»

Au bout de quelques heures, l'incrédule visiteur finit par se rendre à l'évidence: il se passe ici le genre de choses propre à vous convaincre que l'humanité va peut-être finir par s'en sortir.

Le projet s'appelle «[Open Fun Football Schools](#)». En ce mois de juin 2009, c'est dans les collines croates qu'il a rassemblé une septantaine de profs de sport ou d'entraîneurs de toute l'ex-Yougoslavie pour un séminaire de formation annuel. Ces instructeurs, dans les semaines qui viennent, organiseront, chacun dans leur pays, la formation de 1500 entraîneurs bénévoles. Grâce à eux, à la fin de l'été, près de 20000 enfants auront reçu en cadeau une semaine de foot, d'amitié intercommunautaire et d'entraînement à la tolérance.

Passer par le foot pour promouvoir un message éthique est une idée qui a le vent en poupe. Les Open Fun Football Schools, pionnières en la matière, ont été lancées il y a dix ans, dans les Balkans. Depuis, elles ont essaimé dans le Caucase (Arménie, Azerbaïdjan, Géorgie, Moldavie) et au Moyen-Orient (Jordanie, Irak, Liban, Syrie), ce qui amène à 38000 le nombre d'enfants touchés cette année. Le reste du continent africain devrait suivre. «Ce projet est comme un virus», commente Velimir Suban. De fait, sa dynamique est puissante, alors même qu'elle exige, pour se mettre en mouvement, l'engagement concerté de (au moins) deux municipalités ex-ennemies. Ce sont elles, notamment, qui fournissent les entraîneurs bénévoles, selon le critère en vigueur à tous les échelons du concept: 25% de participation féminine minimum, pour que la mixité ne soit pas que communautaire.

Alexis Corentin, un Parisien associé pour la première fois à la formation des instructeurs via le programme «Master your emotions», observe, admiratif: «Ce qui m'épate, c'est l'effet démultiplicateur du concept. Quand on travaille dans le social, on a souvent l'impression de s'épuiser à vouloir sauver une personne à la fois...»

L'homme par qui tout est arrivé est le Danois Anders Levinsen. Il raconte comment, après une formation en géographie et en relations publiques, il s'est retrouvé, «un peu par hasard», à travailler pour le Haut-Commissariat pour les réfugiés (HCR) en Bosnie, où il a organisé, en 1992-93, les opérations d'urgence. Comment, après la guerre, ravagé de l'intérieur, il est resté à déprimer chez lui jusqu'à ce que sa femme le pousse à aller affronter ses fantômes sur place.

«Mon expérience m'avait permis de comprendre que la guerre a sa dynamique propre, qui est celle de la peur et de la division, explique-t-il. Lorsque les militaires voulaient semer la terreur, la première chose qu'ils faisaient, c'était couper les lignes de téléphone et installer des postes de contrôle. De côté et d'autre, les gens commençaient à paniquer en se demandant ce qui était arrivé à leur famille. J'ai acquis la conviction que la communication, plus encore que la nourriture, est un besoin vital en temps de guerre.»

Lorsque les armes se sont tues, les réfugiés sont rentrés chez eux: «Les postes de contrôle étaient levés sur le terrain, mais pas dans les têtes», poursuit Anders Levinsen. Fort de son passé de footballeur, il décide d'ouvrir en Bosnie une école de foot où des adultes et des jeunes de partout seraient initiés à jouer ensemble. «C'est l'approche Obama, sourit le grand blond venu du Nord: se concentrer sur ce qui unit les gens. En l'occurrence, leur donner une bonne raison de se rencontrer, dans un contexte non «dangereux», pour parler d'autre chose que de politique.»

A l'évidence, nombre d'ex-ennemis n'attendaient que cela: des enfants aux municipalités, les candidats à la participation aux écoles de foot sont aujourd'hui bien plus nombreux que les places disponibles. «C'est simple: des maisons aux relations, nous avons tout à reconstruire. Socialiser à nouveau est la seule voie possible», résume Marijana Vrancic, fille d'un Croate et d'une Serbo-Macédonienne, chorégraphe à Vukovar et pas peu fière d'avoir formé, avec son amoureux serbe, le premier couple mixte de la ville après la guerre.

Conçues au départ comme des écoles de foot classiques, les Open Fun Football Schools ont rapidement généré une pédagogie originale qui mêle technique footballistique et jeux de coopération, qui veille à ce que tout le monde joue avec tout le monde et que personne ne soit mis sur la touche. Cette année, un pas de plus a été franchi en direction de l'entraînement aux compétences relationnelles: une petite équipe internationale de formateurs pilotée par le Rollois Mark Milton est venue proposer aux instructeurs une nouvelle panoplie de jeux et d'exercices. Objectif: trouver d'autres moyens que le coup de boule pour exprimer sa rage, mieux tenir compte de la réalité de l'autre.

Un autre, notez bien, qui n'est pas toujours ethniquement différent: «Ces séminaires sont le lieu où, pour la première fois de ma vie, je me suis sentie traitée à l'égal des hommes», a dit une jeune femme de Sarajevo lors d'une réunion qui rassemblait tous les instructeurs de la session. Il y a de l'espoir, on vous dit.